DÉSESPOIR DES JACOBINS, ET LEUR DÉPART POUR LES FRONTIÈRES.

Case FRC 2997

Frères et *Amis*, disait hier à la tribune du Manège un des plus zélés défenseurs de la liberté politique, en quels tems sommes-nous? Quoi! ce n'était pas assez de nous avoir opprimés pendant quatre ans, privés de tous moyens de réunion, même de la liberté d'écrire, d'imprimer; si l'on eût pu, on nous eût même interdit la pensée. — Un nouvel ordre de chose se prépare: au nom de la constitution nos assemblées sont r'ouvertes, on nous appelle à discuter encore les droits du peuple, de ce bon peuple dont nous ne voulons que *le bien*. Déjà, dans plusieurs séances, nos orateurs avaient commencés à électriser les esprits, de *bonnes dénonciations* allaient nous faire justice de nos ennemis; Talleyrand-Périgord, confondu avec des ministres perfides, allait tomber sous nos coups redoublés; déjà nos phalanges armées commençaient à se faire craindre; notre nom redevenait célèbre..... Et tout cela n'était qu'un piége!

Placés dans l'enceinte du sénat français, nous nous plaisions à compter parmi ses membres nos *amis*,

NLW 5342

nos zélés partisans : leur inviolabilité devenait notre sauve-garde ; le reste eût plié sous nous, ou serait devenu nos victimes. Heureux tems ! où cette Convention nationale, dont le nom sera toujours si cher à notre mémoire, mettait, d'un mot, hors la loi ses membres récalcitrans, où ses volontés, qui n'étaient que les nôtres, servaient de lois, sans avoir besoin de toutes ces formalités gênantes, de cette sanction, qui ne représente, au fond, que l'autorité royale. Et c'est ce Corps législatif lui-même qui nous caressait pour nous étouffer ; et nous, nous avons pu être la dupe de ces démonstrations extérieures, de cet accueil *fraternel*. Quoi ! il n'est pas un seul d'entre nous qui ne se soit dit :

Timeo danaos, et dona ferentes !

Le 14 juillet, qui vit renverser par nos mains le colosse déja chancelant du despotisme, a donc aussi éclairé notre chûte. Nous reposions dans le sein de la sécurité la plus profonde, tandis que Talot, Lucien-Bonaparte, Jourdan, et tous ces soi-disans amis de la République, nous dénonçaient comme ses plus perfides ennemis ! Hé ! que leur avons nous donc fait, pour nous haïr si cordialement ? Comme eux, nous demandions la constitution, toute la constitution, rien que la constitution ; il est vrai qu'il y avait entre nous une petite erreur de date, mais il est si facile de s'entendre !

Quel heureux présage s'était offert à nos esprits séduits ! La *salle du Manège*, ce berceau de la liberté, où furent balancées les destinées de l'Europe, d'où partît si souvent la foudre qui devait écraser tous les rois, devait être la piscine de notre régénération : c'est-là que devaient éclore ces grandes conceptions : ces travaux sublimes, qui auraient encore étonné la terre, et rempli nos coffres forts ; car ne nous le dissimulons pas, les temps sont chan-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

gés, le *sans-culotisme* n'est plus de mode, et aujourd'hui un habit décent fait mieux fortune : et qu'importe au philosophe qu'il soit sous un habit de bure, ou qu'il habite des lambris dorés ; son ame, toujours la même, se rit du bouleversement de l'univers, et ne voyant que lui dans le monde, met tout le reste à ses pieds.

Ah ! perfides républicains ! quoi vous abandonnez vos *Frères*, vos *amis* ! vous nous peignez comme des monstres, comme des ennemis de l'humanité, vous jurez que cette heureuse constitution, qui fit l'effroi des despotes, et le bien-être de tant d'infortunés, ne reparaîtra plus, qu'on ne verra plus revenir ce *régime de terreur*, de cette terreur si salutaire, sous laquelle nous et les autres serions si souvent morts de faim, ce *maximum* si désirable, pour faire rendre aux avides cultivateurs, les trésors qu'ils ont amassés ; ces réquisitions, qui faisaient tourner au profit de quelques hommes utiles, des biens le plus souvent inutiles à leurs possesseurs ; ces comités révolutionnaires, la terreur des aristocrates, qui ne laissaient point de repos aux riches, aux nobles, aux prêtres, jusqu'à ce qu'ils fussent émigrés, ce qui produisait une augmentation de fortune au trésor, et l'atelier monétaire du comité de salut public. Que de choses nous perdons par votre imprudence, votre précipitation !

Mais, *Frères* et *Amis*, tout cela est-il un mal sans remède ? Non, sans doute, il existe encore des armées, et grâces aux soins paternels des derniers directeurs, qui en sont pourtant si mal récompensés, la guerre n'est pas prête à se terminer encore. Eh bien ! montrons à la France entière, ce que peut le courage. Volons à ces armées, non pour défendre la patrie avec notre sang, c'est le poste des jeunes gens, et nous ne voulons pas leur enlever cette gloire, mais pour la soutenir par nos honorable

640

travaux. Il existe tant de belles places que nous saurons occuper aussi bien que d'autres : Fournisseurs, Garde-Magasins, Commissaires des Guerres, Inspecteurs, Directeurs, Contrôleurs, hôpitaux, vivres, fourages, artillerie, charrois, tout nous est indifférent; nos talens sont connus, ils peuvent s'exercer utilement par-tout, et si nous ne parvenons pas à sauver la république, du moins ne laissons pas ses ennemis s'enrichir de ses dépouilles.

Si elle ne doit plus exister, vivons pour en conserver le souvenir dans nos cœurs, nous rappeler chaque jours de notre vie qu'elle fût notre mère nourricière, que sans elle nous n'existerions plus depuis longtemps, et maudire les traîtres qui ont compromis son existence et la nôtre.

Puisque nous sommes réduits à être bientôt sans gîte et sans asyle, je fais la motion expresse qu'il soit formé une liste de condidats, sur laquelle chacun de nous s'inscrira pour l'emploi auquel ils se croira le plus propre, et que cette liste soit envoyée à toutes les puissances coalisées : la terreur de notre nom fera peut-être plus que toutes les armées de la République.

De l'Imprimerie de REMY, rue Jean-Tison, n°. 217, près le Louvre.